

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item](#)[197. Val-Richer, Dimanche 16 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

197. Val-Richer, Dimanche 16 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Benckendorff](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Mandat local](#), [Poésie](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Procès](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[196. Baden, Mercredi 12 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-06-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°222/239-240

Information générales

LangueFrançais

Cote536, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

197 Du Val-Richer. Dimanche 16 Juin 1839 9 heures

J'ai eu des visites toute la journée, ce soir encore après dîner. Je pars demain matin. Je vais passer un mois parfaitement seul dans ma maison ; à moins que le Duc de Broglie ne revienne pour le procès, comme il l'a dit. Mais j'en doute un peu. Il me semble que le même empressement qui l'a fait partir pour quinze jours pourra bien l'empêcher de repartir au bout de quinze jours. Pourtant il aurait tort. Il ne faut pas qu'un juge manque à un procès de vie et de mort.

Je trouve votre vie bien ordonnée. Je vous y voudrais un peu plus de société. Je ne suis point jaloux. Ai-je raison ? Mais vous êtes absolument obligée de me revenir grasse et fraîche. L'absence est un crime qui ne peut-être couvert que par le succès.

Vos mauvaises nouvelles de Courlande paraissent bien authentiques. Je m'en désole, car je n'ai foi à personne. Votre frère ne vous dit-il rien, absolument rien de la perspective d'une pension ? J'espère presque plus de l'Empereur que de tout autre. Je ne croirai jamais qu'il soit impossible aux trois hommes qui l'entourent de faire luire dans son cœur, s'ils le veulent, un éclair de justice et de générosité.

Lundi 9 heures

Je me lève par le plus beau soleil. Si je devais vous revoir, demain, je serais aussi gai que le soleil. Voilà la première fois depuis deux ans que je vais à Paris sans vous y retrouver. Quel ennui de partir quand on n'a pas envie d'arriver ! C'est bien deux ans, avant hier 15 Juin. Comment n'y a-t-il que deux ans ? Il me semble que c'est toute une vie.

Eternité, néant, passé, sombres abymes.

Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?

Parlez ; nous rendrez-vous les extases sublimes

Que vous nous ravissez ?

C'est M. de Lamartine qui dit cela. Vous savez que j'aime la poésie. Elle entre et reste très avant dans ma mémoire. Elle agit sur moi comme un écho de l'âme. Elle me rend des sons que j'ai entendus. J'aime mieux la voix que l'écho. Pourtant l'écho est très doux. Mon fils aimait passionnément la poésie. Et sans y porter cette disposition un peu vague et romanesque de la jeunesse. C'était l'esprit le plus net et le plus simple du monde, choqué par instinct dès qu'il apercevait du brouillard ou de l'emphase ; mais d'un cœur si élevé et si délicat, d'une nature si parfaitement élégante et rare que la poésie lui allait d'elle-même et comme par une harmonie spontanée. Je n'ai vu aucune créature, qui semblât créée à ce point pour plaire ! Et c'est à moi seul qu'il a plu. J'ai connu seul le parfum charmant de cette fleur ! C'est l'un de mes plus amers regrets. Il me semble que je l'aurais moins perdu si d'autres en avaient joui comme moi.

9 h. 1/2 Le numéro 196 me désole. Je les ai tous reçus, aucun si triste. J'espérais, et je veux encore espérer mieux du lait d'ânesse, des bains de son, de tout ce régime doux et tranquille. En grâce, si votre médecin persiste à le croire bon, ne le cessez pas parce que vous vous trouvez plus souffrante un jour ou deux. Il faut bien accepter ces mauvaises alternatives. Je n'ai pas la superstition des médecins. J'y crois pourtant un peu plus qu'à notre ignorance. Je craignais bien la solitude de Baden. Vous ne supportez pas la société médiocre et vous avez raison. Il est si rare d'en rencontrer une autre !

Madame de Talleyrand travaille à se désintéresser de toutes choses, à ne penser qu'à elle-même à ses affaires, à ses comforts, à ses habitudes. Ce n'est pas une manière d'animer les autres. Moi aussi, je trouve que nous nous disons peu de chose. Adieu. Adieu.

J'ai une foule de petits soins à prendre avant de partir. Je trouve dans mes journaux de ce matin une triste nouvelle. Ce pauvre Emmanuel de Grouchy est mort à Turin d'une fièvre cérébrale. J'avais de l'amitié pour lui, et il m'était très dévoué. Il s'était marié il y a 18 mois. Il était heureux. Adieu encore. J'aime mille fois mieux une sorte réalité que mille fictions. Adieu pourtant. Mais ne souffrez pas ; ne maigrissez pas. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 197. Val-Richer, Dimanche 16 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-06-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1711>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 16 juin 1839

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

197

Le Val-Richer - Dimanche 16 Juin⁵³
1839 - 9 heures.

le petit Soir à
dans ma journée
peu de commandé
finie cérémonale.
m'étais bien

18 mai. Il était
une telle révolte!
Mais au bout

17

J'ai eu de visite toute la
journée, le Soir encore après dîner. Je pars demain
matin. Je vais passer un mois parfaitement seul
dans ma maison, à moins que le duc d'Argout
ne revienne pour le prouver, comme il l'a dit. Mais
je doute un peu. Il me semble que le même
impressionnant qui l'a fait partir pour quinze
jours pourra bien l'empêcher de repartir au bout
de quinze jours. Pourtant il aurait tort. Il ne
faut pas qu'un juge manque à un procès de vi
et de mort.

Je trouve votre vie bien ordonnée. Je vous y
voudrais un peu plus de Société. Je me suis point
jaloux. Ai-je raison? Mais vous êtes absolument
obligé de me réunir grasse et fraîche. L'abstinence
est un crime qui ne peut être couvert que par
la sincérité.

Vos mauaises nouvelles de Constante paraissent
bien authentiques. Je m'en égare, car je n'ai fait
de personne. Votre père ne vous dit-il rien, abso
lument rien de la perspective d'une pension?
J'espére presque plus de l'emporter que de tout

autre. Je ne croisai jamais qu'il soit impossible aux trois hommes qui l'entourerent de faire faire dans son cœur, dès le voulant, un clair de justice et de générosité.

Lundi 7 Juin.

Je me lève pas le plus beau soleil. Si je devais vous revoir demain, je serais aussi gai que le soleil. Voilà la première fois depuis deux ans que je vais à Paris sans vous y retrouver. Quel ennui de partir quand on n'a pas envie d'arriver!

C'est bien deux ans, depuis hier 15 Juin. Comment n'y a-t-il que deux ans ? il me semble que c'est toute une vie.

Dernière, réant, passe bonheur, abymes,
Qui faites-vous ces jours que vous cinglentchez ?
Parlez ; nous rendez-vous les rotans sublimes
Qui vous nouz ravisiez ?

C'est M^e de Lamartine qui dit cela. Vous savez que j'aime à Paris. Elle entre et sort très avancé dans ma mémoire. Elle agit sur moi comme un écho de l'âme. Elle vit tout le jour que j'ai entendue. J'aime mieux la voir que l'écho. Toute une écho est très drôle.

Mon fils aime passionnément la poésie. Et sans y porter cette disposition un peu vague et romanesque de la jeune fille. C'était l'esprit le plus net et le plus simple du monde, drogué par instinct des qu'il

apercevait les beaux si élégants et rares comme pour une vraie créature blonde. Et tout le professeur me plus à l'heure moins femme moi.

Le ménage si triste. J'espérais d'amitié, et tranquilité. C'est bon, mais plus souffrant accepte les superstitions plus qu'à nos habitudes de la société mondaine rencontrées à de sollicités elles-mêmes, à habitudes, la autres.

Moi aussi

soit impossible
et de faire faire
l'œuvre de justice

Si je devais vous
que le Soleil. Voilà
que je vais à Paris.
Le plaisir quand

15 Juin. Comment
noble que ceci toute

abysses,
nos cinglantes,
base sublimes
?

Mme Savoy que
je t'ai avancé dans
nous un écho de
j'ai entendue. N'aime
que l'écho en tig

la poésie. Et sans
que n'romancer que
plus n'est ce le plus
c'est ce qu'il

apercevoir du bruitard vu de l'omphale ; mais d'un
beau si élevé et si délicat, d'une nature si parfaitement
élégante et rare que la poésie lui allait d'elle-même
comme par une harmonie spontanée. Je n'ai vu
aucune créature qui semblât être à ce point pour
plaire. Et c'est à moi tout qu'il a plu ! J'ai connu
tout le parfum charmaur de cette fleur ! Cela fait
de mes plus amers regrets. Il me semble que j'
aurais moins perdu de d'autre en ayant joué
comme moi.

g. h. ya.

Le numero 196 me dédate. Je le ai tous recus, aucun
si triste. J'espérais, et je vous encore espere mieux. Je
suis d'assise, des battements de coeur, de tout le régime long
et tranquille. En gracie si votre médecin permette à la
coire bon, ne le cédez pas parce que vous vous trouvez
plus souffrant un jour ou deux. Il faut bien
accepter ces maladies, alternatives. Je n'ai pas la
superstition des médecins. J'y crois pourtant un peu
plus qu'à notre ignorance. Je craignois bien la
solitude de Badou. Vous ne supportez pas les
société mediocre, et vous avez raison. Il est si rare
d'en rencontrer une autre ! Madame de S. travaille
à de dévotion des toutes choses, à ne penser qu'à
elle-même, à ses affaires, à son comfort, à ses
habituels. Ce n'est pas une manière d'animer les
autres.

Moi aussi, je trouve que nous nous lisons peu

la chose.

197

17

Adrin. Adrin. J'ai une foute de petit. Soir à prendre avant le partiv. Je tombe dans ma joutay le ce matin une triste nouvelle. Le pauvre commandant de Grouchy est mort à Turin d'une fièvre cérébrale. Il aimait de l'auanté pour lui, et il n'avoit pas devoué. Il s'étoit marié il y a 18 moi. Il étoit heureux.

Adrin envoe. J'aime mille ^{tristes} souvenirs. J'avoit réallé que mille fictions. Adrin pourtant. Mais au suffrag par, ne me graderez pas.

joueu, le soir matin. Je vais j dans ma maison de revision pour j'en doute un p impression que jours pourra le quinze jours faut pas quin et la mort.

De bonheur. Voudrois un peu jaloux. Ai-je obligé de me en un crime ? le succès.

Mon maître
bein authentique
à personne. O
ment rien de
l'espèce prougu